
Études littéraires africaines

MAZRUI (Alamin M.), *Cultural Politics of Translation : East Africa in a Global Context*. New York : Routledge, coll. Routledge Advances in Translation Studies, n°13, 2016, 189 p. – ISBN 978-1-138-64939-2



Nathalie Carré

Number 43, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040949ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040949ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carré, N. (2017). Review of [MAZRUI (Alamin M.), *Cultural Politics of Translation : East Africa in a Global Context*. New York : Routledge, coll. Routledge Advances in Translation Studies, n°13, 2016, 189 p. – ISBN 978-1-138-64939-2]. *Études littéraires africaines*, (43), 205–208. <https://doi.org/10.7202/1040949ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

opère par des questionnements similaires. En dénonçant ce qu'il nomme « l'arnaque de l'ethnicité » (p. 237) dans un entretien avec Gary Van Wyk, l'artiste interroge en effet la persistance des stéréotypes ethniques et « orientalisants » (p. 239-241). Katherine Isobel Baxter, propose, pour sa part, une pratique de la littérature comparée qui se confronte aux marges : l'objectif est d'appréhender des textes composés en situation diasporique qui se libèrent de la « ligne de partage des couleurs » définie par W.E.B. Du Bois au profit d'une « esthétique du divers [qui] demande que l'on s'attarde sur les ex-centricités d'un texte » (p. 45). L'une des cinq séries de l'ensemble *Kolwezi* de Sammy Baloji, qui juxtapose photographies de camps miniers et posters aux couleurs vives, imprimés en Chine, attire l'attention de Thomas Hendriks et de Dominique Malaquais. En s'appuyant sur une confrontation des travaux d'Arjun Appadurai et d'Achille Mbembe (2002, p. 222), ils proposent une analyse des montages du photographe congolais en termes « d'ethno(photo)graphie de l'imagination » (p. 227). Dans une chronologie moins contemporaine, Prita Meier présente une analyse fine de la culture matérielle « globale » (p. 245) des commerçants zanzibarites au XIX^e siècle. Mariko Akutsu, quant à elle, rapporte le voyage de la porcelaine *imari* du Japon vers la côte swahilie en passant par Le Cap, deux siècles plus tôt (p. 145). Ces matérialités de l'image se retrouvent en contexte religieux : pour retracer l'arrivée à Maurice du saint sud-asiatique Shirdi Sai Baba, Mary Nooter et Allen F. Roberts recourent ainsi aux idées de *spiriscap*e et d'*ethnoscap*e (p. 56) plutôt qu'à la notion de syncrétisme qu'ils jugent trop réductrice.

Enfin, la riche bibliographie fait de l'ouvrage, plus qu'un contre-champ stimulant, un outil précieux pour prolonger le tournant épistémologique annoncé.

■ Aline PIGHIN

MAZRUI (ALAMIN M.), *CULTURAL POLITICS OF TRANSLATION : EAST AFRICA IN A GLOBAL CONTEXT*. NEW YORK : ROUTLEDGE, COLL. ROUTLEDGE ADVANCES IN TRANSLATION STUDIES, N°13, 2016, 189 p. – ISBN 978-1-138-64939-2.

Comme l'indique son titre, cet ouvrage d'Alamin M. Mazrui s'intéresse à la traduction en Afrique de l'Est selon deux dimensions principales : la dimension culturelle (comment rend-on les textes lisibles d'une culture à une autre ?) et la dimension politique (que traduit-on et pourquoi ?). Si les deux dimensions sont liées, c'est la dernière qui s'impose cependant comme le véritable fil rouge entre

les contributions, tant il est vrai, comme l'écrit l'auteur, que : « *The construction of the new empire, in other words, is not simply a matter of political and economic domination. It is also a matter of informal and epistemological control.* » (p. 98). Les articles, organisés de manière chronologique (de l'entreprise missionnaire et coloniale à l'après 11 septembre en passant par la politique d'*Ujamaa* mise en place par Nyerere), traitent de manière quasi exclusive du rapport qu'entretient une langue est-africaine – le swahili – avec ses traductions.

L'introduction – au travers d'un panorama très complet – met en valeur l'importance du corpus des textes traduits dans cette langue (même si le mouvement de traduction tend à se réduire), mais déplore le peu d'ouvrages critiques suscités par cette production. La présente étude répond donc à ce manque, tout en inscrivant son analyse en contexte post-colonial (p. 9). Les logiques politiques et idéologiques qui sous-tendent la traduction d'ouvrages font l'objet d'analyses nombreuses et précises, des traductions de la Bible par les missionnaires aux affinités électives avec la Russie, la Chine ou la Finlande qui, toutes, selon les époques, ont donné lieu à des traductions d'ouvrages précis (*La Mère* de Gorky en 1981 ; *Le Petit Livre rouge* – en version bilingue anglais-swahili – ou encore l'épopée finlandaise, le *Kalevala* traduit par Jan Knappert en 1992). Les contes occupent une place non négligeable au sein des corpus traduits. L'étude souligne très clairement combien les ouvrages traduits répondent le plus souvent à une logique politique qui peut prendre le visage de la commande : alors que la Tanzanie socialiste fait traduire Fanon (les *Damnés de la terre* fait l'objet de deux traductions successives sous les titres de *Mafukara wa Ulimwengu* par Ahmed Yussuf Abeid en 1977 et *Viumbe Waliolaaniwa* par Gabriel Ruhumbika et Clement Maganga en 1978), le *United States Information Service* avait, lui, financé, dès 1967, celle d'*Animal Farm* de George Orwell (*Shamba la Wanyama* par Fortunatus Kawegere) et du *Prince* de Machiavel (*Mtawala* par Tanner). À la suite du 11 septembre, l'ambassade des États-Unis au Kenya lance en 2002 le magazine *Maisha Amerika, Uislamu Amerika* (*Life in America, Islam in America*) afin d'infléchir les représentations supposées des États-Unis aux yeux de la population musulmane du pays. L'expérience qui, par la teneur de certains contenus, ne manque pas de rappeler les journaux de la période coloniale, tel *Mambo Leo*, a largement échoué, cristallisant le ressentiment et la suspicion de la plus grande part de la population musulmane du pays.

Derrière la logique politique, cependant, se trame un autre fil rouge de la réflexion : celui de savoir comment traduire l'écart

culturel, ou plutôt comment réduire celui-ci grâce à la traduction. Mazrui répond par une série de concepts, parmi lesquels ceux de « *cultural spaces* » (conçus comme espaces de dialogue des différentes langues et cultures, placées sur un pied d'égalité, p. 49) ; de « *relevance* » (p. 89) ; d'« *appropriation* » (p. 164) et de « *domestication* » (p. 57) sont les plus importants. Ceux-ci méritent par ailleurs d'être mis en regard avec les concepts de « *transvaluation* » et de « *transverbalization* » (p. 157) élaborés par Ali A. Mazrui (auquel est dédié l'ouvrage) dans son analyse des traductions de Nyerere. À travers ces différentes notions et le recours à des exemples précis, l'auteur rappelle combien la traduction en Afrique de l'Est (suivant peut-être en cela la manière dont Nyerere a « acclimaté » les doctrines marxistes pour créer un « socialisme à l'africaine ») met en place des phénomènes d'adaptation (« *domestication* » ; « *appropriation* ») très forts : dans la version *swahili* d'*Alice au Pays des Merveilles*, la jeune fille est bien une africaine ; Mwamini, personnage principal de l'épopée de *Kalevala* (*Väinämöinen* dans la version originale) s'adresse à son Dieu d'une manière qui n'est autre que celle du musulman face à Allah (p. 61-62). Par ailleurs, Knappert a travaillé le vocabulaire et la versification de manière à faire sonner le texte traduit de manière familière à l'oreille *swahili*. Autre phénomène marquant la domestication forte des textes : celui des coupes, récurrent dans les traductions, allant parfois jusqu'à dénaturer l'original (voir p. 83, par exemple, pour Fanon). Autant de phénomènes passionnants qui mettent bien en lumière que l'on traduit peut-être avant tout des contextes pour permettre la réflexion sur soi (ainsi la situation de la Finlande, sous domination russe de 1809 à 1917, informe-t-elle le *Kalevala*, mais résonne aussi pour les nations anciennement colonisées d'Afrique de l'Est).

Si, de manière globale, l'ouvrage offre au lecteur une étude claire, précise et détaillée de la question de la traduction en *swahili*, on peut cependant regretter deux choses. Tout d'abord que la langue *swahili* soit si prépondérante dans cette étude. On aurait ainsi aimé que d'autres langues d'Afrique de l'Est soient également abordées. Le *gikuyu*, langue d'écriture de Ngugi wa Thiong'o, n'aurait-il pas pu fournir matière ne serait-ce qu'à une étude ? Ce n'est finalement qu'au sein du dernier chapitre, « *Translating the Law* » (passionnante étude de cas dédiée à la traduction de la constitution kényane en *swahili*), que la question ressurgit (p. 132). On déplore aussi que la traduction ne soit vue que dans son versant d'intraduction. Certes, peu d'ouvrages en *swahili* ont été traduits vers d'autres langues, mais il en existe pourtant et la traduction récente

de l'autobiographie de Tippu Tip en arabe, qui connaît un réel succès en Oman, aurait, par exemple, offert une étude de cas intéressante ne dérogeant pas à l'approche politique mise en valeur par l'ouvrage. La prise en compte de ces deux points aurait sans doute permis de mieux illustrer une dimension importante de la traduction dont le rôle reste, avant tout, de faire dialoguer les cultures, de favoriser la circulation des idées et de tendre – même si les contextes ne sont pas toujours favorables – à une multiplication des différentes visions du monde.

■ Nathalie CARRÉ

MBEMBE (ACHILLE), *POLITIQUE DE L'INIMITIÉ*. PARIS : LA DÉCOUVERTE, COLL. SCIENCES HUMAINES, 2016, 181 P. – ISBN 9782707188182.

L'auteur de *Critique de la raison nègre* interroge les mouvements qui, « petit à petit, poussent les démocraties libérales à emprunter les habits de l'exception » (p. 8), donnant ainsi une dimension extrême à leurs « corps nocturne[s] » (p. 26), et il replace ce phénomène dans la perspective de ses travaux précédents pour l'éclairer autrement.

Pour montrer comment « l'inimitié constitue désormais le nerf des démocraties libérales » (p. 91), il repart de certains traits caractéristiques du présent : rétrécissement du monde et repeuplement de la terre, passage « de la *condition humaine* à la *condition terrestre* » (p. 23). À l'encontre du récit commun qui en ferait une société pacifiée, la démocratie apparaît comme liée au « système colonial esclavagiste » (p. 32), qui génère une « nécropolitique » et « une relation sans désir » (p. 61) avec l'autre. La définition schmittienne du politique comme distinction de l'ami et de l'ennemi a sa vérité comme symptôme d'un « raisonnement mytho-religieux » (p. 74) renvoyant à une « libération de l'énergie psychogène » (p. 77), marquée par la « suspension des inhibitions » (p. 79). Les démocraties sont le lieu d'un « nanoracisme » (p. 81) qui « fait culture et respiration, dans sa banalité et sa capacité à s'infiltrer dans les pores et les veines de la société » (p. 83), et qui, *in fine*, résulte de « l'obsession métaphysique occidentale [...] de la question de l'être et [de] l'ontologie de la vie » (p. 88).

Dans les troisième et quatrième chapitres, Achille Mbembe articule ses acquis théoriques et sa lecture de Fanon. Ainsi, les camps de regroupement, de concentration et d'extermination (p. 103) ne sont selon lui que la forme extrême du « transitivity » (p. 109),